

Oscar Milosz Trois Poèmes

CANTIQUE DU PRINTEMPS

Le printemps est revenu de ses lointains voyages,
Il nous apporte la paix du cœur.
Lève-toi, chère tête ! Regarde, beau visage !
La montagne est une île au milieu des vapeurs : elle a repris sa riante couleur.
O jeunesse ! O viorne de la maison penchée !
O saison de la guêpe prodigue ! La viergc folle de l'été
Chante dans la chaleur.

• Tout est confiance, charme, repos.
Que le monde est beau, bien-aimée, que le monde est beau !
Un grave et pur nuage est venu d'un royaume obscur.
Un silence d'amour est tombé sur l'or de midi.
L'ortie ensommeillée courbe sa tête mure
Sous sa belle couronne de reine de Judée.
Entends-tu ? Voici l'ondée.
Elle vient... elle est tombée.
Tout le royaume de l'amour sent la fleur d'eau.
La jeune abeille,
Fille du soleil,
Vole à la découverte dans le mystère du verger ;
J'entends bêler les troupeaux ;
L'écho répond au berger.
Que le monde est beau, bien-aimée, que le monde est beau !
Nous suivrons la musette aux lieux abandonnés.
Là-bas, dans l'ombre du nuage, au pied de la tour,
Le romarin conseille de dormir ; et rien n'est beau
Comme l'enfant de la brebis couleur de jour.
Le tendre instant nous fait signe de la colline voilée.
Levez-vous, amour fier, appuyez-vous sur mon épaule
J'écarterais la chevelure du saule,
Nous regarderons dans la vallée.
La fleur se penche, l'arbre frissonne: ils sont ivres d'odeur.
Déjà, déjà le blé
Lève en silence, comme dans les songes des dormeurs.
Amour puissant, ma grande sœur,
Courons ou nous appelle l'oiseau caché des jardins.
Viens, cruel cœur,
Viens, doux visage ;
La brise aux joues d'enfant souffle sur le nuage
De jasmin.
La colombe aux beaux pieds vient boire à la fontaine
Qu'elle s'apparaît blanche dans l'eau nouvelle !
Que dit-elle? où est-elle ?
On dirait qu'elle chante dans mon cœur nouveau.
La voici lointaine...
Que le monde est beau, bien-aimée, que le monde est beau !
La femme des ruines m'appelle de la fenêtre haute :

Vois comme sa chevelure de fleurs folles et de vent
S'est répandue sur le chéneau croulant
Et j'entends le bourdon strié,
Vieux sonneur des jours innocents.
Le temps est venu pour nous, folle tête,
De nous parer des baies qui respirent dans l'ombre.
Le loriot chante dans l'allée la plus secrète.
O sœur de ma pensée ! quel est donc ce mystère ?
Éclaire-moi, réveille-moi, car ce sont choses vues en songe.
Oh ! très certainement je dors.
Comme la vie est belle ! plus de mensonge, plus de remords
Et des fleurs se lèvent de terre
Qui sont comme le pardon des morts.
O mois d'amour, ô voyageur, ô jour de joie !
Sois notre hôte ; arrête-toi ;
Tu te reposeras sous notre toit.
Tes graves projets s'assoupiront au murmure ailé de l'allée.
Nous te nourrirons de pain, de miel et de lait.
Ne fuis pas.
Qu'as-tu à faire là-bas?
N'es-tu pas bien ici?
Nous te cacherons aux soucis.
Il y a une belle chambre secrète
Dans notre maison de repos ;
Là les ombres vertes entrent par la fenêtre ouverte
Sur un jardin de charme, de solitude et d'eau.
Il écoute... il s'arrête...
Que le monde est beau, bien-aimée, que le monde est beau !

LA BERLINE ARRÊTÉE DANS LA NUIT

En attendant les clefs

- Il les cherche sans doute
Parmi les vêtements
De Thècle morte il y a tente ans –
Écoutez, Madame, écoutez le vieux, le sourde murmure
Nocturne de l'allée. . .
Si petite et si faible, deux fois envelopée dans mon manteau
Je te porterai à travers les ronces et l'ortie des ruines jusqu'à la haute et noire porte
Du château.
C'est ainsi que l'aïeul, jadis, revint
De Vercelli avec la morte.
Quelle maison muette et méfiante et noire
Pour mon enfant !
Vous le savez déjà, Madame, c'est une triste histoire.
Ils dorment dispersés dans les pays lointains.
Depuis cent ans
Leur place les attend
Au cœur de la colline.
Avec moi leur race s'éteint.
O Dame de ces ruines !
Nous allons voir la belle chambre de l'enfance : là,
La profondeur surnaturelle du silence
Est la voix des portraits obscurs.
Ramassé sur ma couche, la nuit,
J'entendais comme au creux d'une armure,
Dans le bruit du dégel derrière le mur,
Battre leur cœur.
Pour mon enfant peureux quelle patrie sauvage !
La laterne s'éteint, la lune est voilée,
L'effraie appelle ses filles dans le bocage.
En attendant les clefs
Dormez un peu, Madame. – Dors, mon pauvre enfant, dors
Tout pâle, la tête sur mon épaule.
Tu verras comme l'anxiouse forêt
Est belle dans ses insomnies de juin, parées
De fleurs, ô mon enfant, come la fille préférée
De la reine folle.
Envellopez-vous dans mon manteau de voyage :
La grande neige d'automne fond sur votre visage
Et vous avez sommeil.
(Dans le rayon de la laterne elle tourne, tourne avec le vent
Comme dans mes songes d'enfant
La veille, - vous savez, - la veille.)
Non, Madame, je n'entends rien.
Il est fort âgé,
Sa tête est dérangée.
Je gage qu'il est allé boire.
Pour mon enfant craintive une maison si noire !
Tout au fond, tout au fond du pays lithuanien.
Non, Madame, je n'entends rien.
Maison noire, noire.

Serrures rouillées,
Sarment mort,
Portes verrouillées,
Volets clos,
Feuilles sur feuilles depuis cent ans dans les allées.
Tous les serviteurs sont morts.
Moi, j'ai perdu la mémoire.
Pour l'enfant confiant une maison si noire !
Je ne me souviens plus que de l'orangerie
Du trisaïeul et du théâtre :
Les petits du hibou y mangeaient dans ma main.
La lune regardait à travers le jasmin.
C'était jadis.
J'entends un pas au fond de l'allée,
Ombre. Voici Witold avec les clefs.

BRUMES

Je suis un grand jardin de novembre, un jardin éploré
Où grelottent les abandonnés du vieux faubourg ;
Où la couleur misérable des brumes dit : Toujours !
Où le battement des fontaines est le mot : Jamais...
— Autour d'un buste ridicule qui médite,
(Marie, tu dors, ton moulin va trop vite),
Tourne la ronde des désespoirs du vieux faubourg.
Entendez-vous la ronde qui pleure, dans le jardin noyé
De brume aveugle, au fond du vieux faubourg ?
Pauvres amitiés mortes, burlesques amours oubliées,
O vous les mensonges d'un soir, ô vous les illusions d'un jour,
Autour du buste ridicule qui médite,
(Marie, tu dors, ton moulin va trop vite),
Venez danser la ronde noire du vieux faubourg.
La brume a tout mangé, rien n'est gai, rien n'irrite,
Le rêve est aussi creux que la réalité.
Mais dans le parc où vous avez connu l'été
La ronde, la ronde immense tourne, tourne toujours,
Amis que l'on remplace, amantes que l'on quitte...
(Marie, tu dors, ton moulin va trop vite...)
Je suis un grand jardin de novembre, au fond d'un vieux faubourg.

LE CHANT DU CHEVALIER ZYNDRAM

Comme les feux de joie ou d'alarme
Sur les montagnes de la nuit, le cri du réveil
De l'aigle des solitudes
Ou des midis sur les haffs couleur de larmes
La froide lumière du sommeil,

Ainsi soyez-vous, âme jeune au vol éblouissant,
Vierge impériale envirée
De chants, de vins et des soleils cruels et rieurs ;
Déesse barbare, douce et terrible, dans l'encens
Des foules futures, fumée de pleurs et des sueurs.

Sous les feuilles pourries de vos années mortes, mon cœur,
Dans la boue des chemins oubliés,
Dorment les os blanchis des amours et des amitiés,
Des pires et des meilleures.
Comme des pierres jetées au fond d'un lac nous sommes,
Comme des parias lépreux parmi les hommes,
Comme le pain empoisonné de la pitié.

La honte a craché sur notre blason.
Comme les vieux corbeaux chauves dont l'horizon
Est l'abri pour l'hiver, et la chair des cadavres le nid
Sont les jours de la vie, solitaire agonie.
- Comme la fuite des feuilles jaunies
Dans les rouges bises des couchants d'automne est le son
De votre nom.

Mais du sang est resté pour teindre l'oriflamme,
Mais une corde encor frisonne au luth rouillé
Qui saura pleurer et crier
Le grand poème de l'injustice de la faim,
Et cette vieille épée rongée de lune
Se souvient encore du pauvre,
De la veuve et de l'orphelin.

Un regard pour notre bon vieux château de misère,
Une oraison por la croix vermoulue
Du chemin fourchu,
Le néant dans le cœur, les yeux brûlés de bise noire,
Dans la barbe de rouille l'odeur
D'un vin amer,
Descendons vers la vie : elle nous dira nos devoirs.
Tant qu'il reste un espoir d'adorer ou de croire,
Une barrique ou deux de vin à boire,
Le maigre chevalier Zyndram n'est pas perdu.

Car le pire destin est plus que la mer !
Si tu pleures ou ris sur le sépulcre vide
De ton cœur ; si tu crains tes mains de parricide
Et si les doigts sanglants des froides Euménides
Du dégoût ont blessé la harpe de tes nerfs.

Lève-toi l'air est jeune et l'eau brille de brises
Et les joies de jadis soupirent dans l'écho.

Ciens-toi d'amour ardent pour ceux que tu méprises :
Le monde est tien, comment peut-il n'être pas beau ?
Ressucite, et que sur le Rhin des larmes grises
Le cygne éblouissant et la blanche devise
Leur annoncent enfin le reour du héros !

Comme le moment de la colonne de sable dans le désert,
Comme le cri de l'éclair tombant dans la mer
Ainsi soit chacun de vos moments, mon âme
De chevalier et de bardé,
Désormais.

- Les clairons crient, la chevelure de flammes
Des montagnes épouvante là-bas la nuite barbare. . .
Oui, oui ! il nous reste encore quelque chose à aimer !